

Jonathan Safran Foer, l'esprit d'enfance

Article paru dans l'édition du 22.04.05

Rencontre avec "L'enfant chéri des lettres américaines", qui, à 28 ans, vient de publier aux Etats-Unis son roman du 11-Septembre.

Des mains d'enfant. Une gestuelle d'enfant. Et des pupilles, pourtant si profondes, si noires, si promptes à se dilater dès qu'il parle de son écriture et du sens de la vie... C'est dans une ruelle de Brooklyn qu'habite Jonathan Safran Foer, et c'est non loin de son appartement que cet « enfant chéri des lettres américaines », âgé de 28 ans, aime fixer ses rendez-vous. Car, en dépit de critiques parfois sévères que lui a valu, son deuxième roman, *Extremely Loud and Incredibly Close*, qui doit paraître en langue française en septembre 2006 (aux éditions de L'Olivier), le New York Times continue de le nommer ainsi. Et pour cause. Il y a trois ans déjà, il publiait un premier roman déjanté et baroque, *Tout est illuminé*, qui ébranlait l'Amérique par son extraordinaire prodigalité. C'était, rien de moins, un roman sur la mémoire, le langage et la Shoah.

Et voici donc aujourd'hui un deuxième roman, sur le 11-Septembre celui-ci, sujet, par excellence, extrêmement tentant et incroyablement périlleux. Foer y raconte l'histoire d'un gamin de 9 ans, Oskar Schell, attrape-coeur contemporain qui devrait sa mélancolie à la mort prématurée de son père dans les attentats du World Trade Center. Et Oskar de prendre la mesure de sa vie en parcourant les rues de New York, à l'affût d'un principe heuristique, d'une archéologie intime qui le mènera de réminiscences familiales en folles tribulations.

Dans cet estaminet qui exhale une odeur de pancakes et de café américain, et où la clientèle semble le reconnaître, Foer s'explique posément sur la facture d'un roman qui n'est en rien, se défend-il, un gimmick sur un thème déjà trop rebattu outre-Atlantique.

« Je ne voulais pas du tout écrire un livre sur le 11-Septembre, insiste-t-il. Pour moi, c'est d'abord l'histoire d'un jeune garçon qui vit à New York aujourd'hui, et qui est pétri d'anxiétés et de fantaisies. Ce qui m'intéressait, au premier plan, c'était de trouver un personnage à distance de moi et dans lequel je puisse néanmoins projeter ma propre voix. »

APPARENTE LIMPIDITÉ

Oskar Schell, c'est donc lui ? « Mais oui ! Bien-sûr ! Lorsque j'écris, j'essaie de parler de ce que c'est qu'être moi. Ça a l'air terriblement égocentrique, mais je crois que la seule chose que tout écrivain tente jamais de faire, c'est de défendre et illustrer sa voix. »

Il est très concentré lorsqu'il parle, très sérieux, et finalement, tout à fait désarmant. On l'imagine à 9 ans, timide, rêveur, sensible à l'excès, déjà trop intelligent. « Pour moi, le pire, en ce temps-là, c'est que j'étais incapable d'exprimer qui j'étais. Je me disais, toutes ces filles dont je suis amoureux, si seulement elles pouvaient savoir qui je suis... » Il lui manquait, alors, l'outil de la langue, et surtout la consolation de la littérature. En cela, Foer se sent radicalement différent de la plupart des écrivains. Il n'a jamais été un grand lecteur et n'a, chose rare dans une Amérique si imprégnée d'elle-même et de ses intermittences morales, jamais tenu de journal intime. Parce que, au fond, ce qui l'intéressait vraiment se passait là, dans la vie, non dans les livres. « Je » n'était jamais ailleurs. « Aussi loin que je m'en souviende, je n'ai pas eu envie de me cacher sous les couvertures pour découvrir Huckleberry Finn. Je souhaitais simplement trouver le courage d'interroger les gens que je brûlais de connaître. » Son écriture, soupçonne-t-il, est née, pour l'essentiel, de ce désir de se faire une voix, un peu à la manière de Flaubert réapprenant à parler sa propre langue.

Et aujourd'hui ? Lit-il plus qu'autrefois ? « Je ne sais pas si je lis plus que les autres, en tout cas. Mais Le Tambour de Günter Grass -dont le héros s'appelle Oskar, lui-aussi...- m'a conforté dans mon goût de l'enfance interminable... »

Les récits de Foer sont bien entendu eux-mêmes mâtinés de ce que Bernanos appelait avec tendresse « l'esprit d'enfance ». A contre-courant d'une grande partie des écrivains de sa génération, pour qui être résolument moderne c'est aller d'allusions abstruses en récits éclatés, Foer, lui, fait mine de vouloir écrire, avant tout, des histoires. « Je crois qu'un livre ne fonctionne que si une belle histoire et un bestiaire de personnages savamment composé sont produits en même temps. Les livres qui s'en passent, je ne les aime pas. »

Et pourtant, en deçà de cette apparente limpidité narrative - souvent compliquée, d'ailleurs, par de multiples mises en abyme et un goût marqué pour la polyphonie - c'est au sens de l'Histoire et de la douleur humaine que, l'air de rien et armé d'une immense pudeur, Foer s'intéresse. « En Amérique, il y a, depuis le 11-Septembre, une nouvelle obsession nationale centrée autour de ce que nous refusons de regarder. Comme ces corps qui tombaient, qui tombaient. Je voulais que mon livre donne aussi à voir cette chute que nous nous obstinions à ne pas vouloir regarder. »

Son nouveau roman se clôt précisément sur une série de photos amateurs remontées en sens chronologique inverse : un homme, sur de simples clichés en noir et blanc, en train de voler dans le vide, en direction du sommet de l'une des tours du World Trade Center. Grâce de l'imagination face à l'impitoyable pesanteur des corps. Réversibilité des destins quand l'écriture s'en empare.

« La littérature américaine est comme une chambre d'enregistrement de ce qui est encore beau en Amérique... » Et, avec une soudaine ardeur, il dit que oui, les livres peuvent changer les hommes, mais une personne à la fois, une seule, et qu'au bout du compte le pouvoir d'un livre ne consiste en rien d'autre qu'à retrancher quelques êtres du rang des meurtriers ou, ce qui revient au même, des religions de l'appartenance.

Lila Azam Zanganeh

